

Chronologie des événements

Décembre 321 à janvier 322



Piétinant aux frontières du Bleu-Comté en Laure, la horde sarrens attendait impatiemment le résultat des discussions des hauts seigneurs du palais d'Yr. Le passage de près de 5000 chevaucheurs dans le sud de Laure en novembre avait dévasté les campagnes du palatinat et mis sur le pied de guerre la plupart des seigneurs du cœur de royaume. Si les négociations de la capitale devaient échouer, un conflit sanglant éclaterait assurément entre Laure et le Sarrenhor.

C'est quelques jours à peine après la tenue du Tournoi de Théonia dans la cité d'Yr qu'un message se présenta aux portes du fortin d'Ivania de Vilm, comtesse du Bleu-Comté et première ligne de défense se dressant contre les envahisseurs. Du haut des remparts, ceinte de sa garde personnelle et portant une dense cotte de mailles aux couleurs de sa maison, la comtesse fit lever en vitesse la herse de sa place-forte, accueillit avec joie le porteur de nouvelles arborant sur son gambison la croix Lacignon et décacheta la missive scellée que l'arrivant lui remettait silencieusement. À la lecture de la lettre, le sourire de la dame s'estompa et laissa place à un rictus de colère. Sans regarder le messager, elle lui redonna le pli et lui commanda : « Pour le bénéfice de tous ici présents, lisez. Et lisez fort. »

L'estafette saisit nerveusement la missive et se racla la gorge. D'une voix tremblante, Elle en proclama le contenu :

« Chère comtesse du Bleu-Comté,

Suite aux récents événements survenus avec les Sarrens, des discussions eurent lieu au palais d'Yr. La course se poursuivra et les 5000 cavaliers seront nourris par les Sarrens. C'est dans leur intérêt de faire en sorte que tout se passe bien pour la suite de cette course, car sinon il y aura guerre. Ils ont donc l'autorisation de passer et je vous demande de bien lever vos troupes avant que l'un des Sarrens ne s'impatiente.

Dans un autre ordre d'idée, vous êtes invitée au mariage et sacre palatin de Vildonia Lacignon. En tant que comtesse de Laure, votre présence serait des plus appréciées.

Que le Céleste soit avec vous,

Théodor Lacignon,
Comte protecteur de Laure »

Après ces mots, un silence de mort s'abattit sur les protecteurs du fortin. C'est la comtesse elle-même qui le trancha :

« Je suis femme d'honneur et de serment. Alors je respecterai le serment que j'ai fait à la famille Lacignon il y a des années de cela. J'obéirai à cet ordre. Mais ce sera le dernier ordre auquel j'obéirai! En ce sixième jour de décembre de la trois cent vingt-et-unième année de l'ère royale, moi, Ivania de Vilm, abandonne mes terres et mes titres en Laure. Je servais une Laure fière et forte. Une Laure

servant de phare au royaume d'Ébène. Non pas une Laure s'inclinant devant les sauvages. Non pas une Laure embrassant les pieds vils du premier envahisseur venu. Nul seigneur n'ayant pas le courage de brandir l'épée lorsqu'on lui cherche querelle ne mérite qu'on le serve. Tous ici! Soldats, serfs et valets, vous êtes libérés de votre service envers moi! Suivez-moi ou servez le prochain seigneur, il n'en tient qu'à vous. Tel est mon ultime décret en tant que comtesse de Bleu-Comté. »

Dès qu'elle eut achevé son discours, Ivania expulsa le messenger Lacignon et entreprit de quitter son fortin. Le lendemain matin, lorsque les hordes sarrens arrivèrent aux portes de la place-forte, elles trouvèrent des remparts vidés de tous leurs protecteurs. Seule une poignée de gueux s'y terraient toujours en espérant échapper au passage des chevaucheurs. Les milliers de cavaliers ne firent guère de cas de ce fait surprenant et poursuivirent leur course. En novembre, suivant le retrait d'Ahna et la mort de Demelor, six concurrents briguaient toujours la victoire. Sigisfer était le premier de ceux-ci, bien que suivi de près par la concurrente d'honneur Maedar Ivarsson des clans Édar et Daashay. Derrière elle la talonnait Ghoran qui maintenait le rythme malgré ses infortunes. Enfin, les suivaient dans leur ordre respectif Valra, Osblad, et Viler.

La traversée du Bleu-Comté se fit rapidement et sans heurt. Tel que prévu par les seigneurs laurois et sarrens, des centaines de caisses de rations séchées, des animaux d'abattage et des grains avaient été envoyés aux cavaliers afin de les sustenter et de diminuer leur soif de pillage. Simultanément, des crieurs sillonnaient les hameaux de la région afin d'inviter les Laurois à faciliter le passage de ces « visiteurs ». Dans certains cas, des troubadours du Bleu-Comté proclamaient même la noblesse et la supériorité de Sigisfer et de son fidèle conseiller, Salomon d'Isicar. Pendant quelques jours, on crut donc que cette course allait se terminer dans la bonne entente.

Toutefois, c'est au cœur du comté de Hanem que la situation dégénéra drastiquement. Bien assez tôt, les Sarrens découvrirent que les efforts de ravitaillement prévus par leurs chefs étaient hautement insuffisamment. La horde de 5000 cavaliers, avec ses innombrables montures, exigeait une quantité astronomique de vivres pour survivre à l'hiver. Ce furent les escortes de Valra, Osblad, Viler et Maedar qui connurent les premières une pénurie d'approvisionnement. Bien sûr, Maedar chercha à acheter à grands coups de ducats des vivres aux populations locales, mais ses réserves se volatilèrent rapidement. Quelques jours plus tard, ce fut au tour de Ghoran de connaître la disette. Menacés par la famine, les Sarrens reprirent donc massivement les pillages, ravageant les campagnes de Hanem et vidant les greniers laurois. Au même moment, Sigisfer et son entourage, n'étant pas encore soumis à la nécessité des razzias, prirent une avance considérable sur leurs adversaires. Bien sûr, le premier chevaucheur éprouva certains revers –telle la disparition de son cuisinier personnel-, mais cela ne refroidit guère ses ardeurs.

C'est à Rivelm que la course prit une tournure dramatique. Tandis que Sigisfer creusait son avance, Ghoran lança un exceptionnel appel au rassemblement dans un champ au sud du fief de Branderband. Entouré de milliers de cavaliers, c'est un homme enragé qui prit la parole devant les Sarrens. Ghoran brandissait bien haut trois parchemins couverts de neige :



« Sarrens! Dites-moi quelle est cette course de pacotille? Pourquoi Sigismond chevauche-t-il tel le vent à des jours de galop devant nous? Pourquoi Sigismond n'a-t-il pas les mains couvertes du sang des paysans laurois? Car il est l'élu de Corrèse et de Laure! Voilà pourquoi! Ce n'est pas sa force qui lui donne une avance, mais les cadeaux des Laurois et les soldats des Corrésiens! Pendant que vous, Sarrens, tentez de remporter cette course par vos propres moyens, on me dit que Sigismond se fait transporter par les dons du reste d'Ébène. Où est notre fierté? Où est notre liberté? Voici ce que je dis : celui s'abaisse à quémander ses pouvoirs est indigne de l'Orrhidas! Cette fausse course est terminée pour moi. Que ceux souhaitant la poursuivre le fasse dans la honte ; pour ma part, je chevaucherai vers nos plaines et je prendrai ce qui me revient! Si Sigismond veut vendre le Sarrenhor aux étrangers, moi je redonnerai l'Orrhidas aux nôtres! »

Ne pouvant contester les dires de Ghoran, les Sarrens présents demeurèrent silencieux pour certains et hurlèrent leur colère pour d'autres. Le jour même, près de trois milles d'entre eux reprenaient la route du sud, laissant Maedar et son entourage terminer symboliquement la compétition en pillant au besoin ce qui devait l'être sur le territoire laurois. À la tête de cette seconde horde, Ghoran et les autres concurrents défaits traversèrent de nouveau le Bleu-Comté, Vallon, Vilem et Hessifiel. Aucune résistance réelle n'ayant été prévue pour contenir les Sarrens, ceux-ci s'emparèrent de tout ce qu'ils avaient épargné quelques semaines plus tôt. Cette fois-ci, ils ne le firent toutefois pas uniquement par pur besoin de subsistance, mais aussi par soif de vengeance et de raids. À la mi-janvier, peu de fiefs laurois avaient été épargnés.

Quelques jours après le discours de Ghoran, Sigismond rejoignait Cerillo Fallecci, son fidèle ami aveugle, à Guethier. Ceux-ci devaient maintenant retourner à Lys d'Or, mais en l'absence de concurrents sérieux, la victoire était acquise. C'est le 12 janvier 322 que le duo pénétra triomphalement dans la capitale sarrens sous les acclamations de la populace locale. Toutefois, l'œil avisé pouvait percevoir l'absence de nombreux chefs de clans mineurs des steppes. Néanmoins, Sigismond, exalté et renouvelé en son titre de Grand chevauteur, fit son premier décret devant son peuple rassemblé : « Un homme ne peut posséder les steppes seul. Personne ne peut chevaucher simultanément à l'Est et à l'Ouest, au Nord et au Sud. Un homme est la somme de ceux qui le supportent. Pour cette raison, je déclare que Salomon d'Ischar des îles d'Arar sera à partir de ce jour le Protecteur des Plaines. À mes côtés, il appliquera ma loi et fera résonner le son des sabots dans l'Orrhidas! Ensemble, nous prospérerons et conserverons ce qui est nôtre! ».

Maedar du clan Daashay, quant à elle, franchit les portes de Lys d'Or le 16 janvier. Léandre de Haute-Sève, anciennement otage corrézien auprès des Daashay, se tenait à ses côtés. À l'arrivée de la chevauteuse dans la ville, un groupe de pèlerins et de Sarrens de la Foi s'approcha d'elle. La reconnaissant parmi les membres de son escorte, ils l'interpellèrent : « Mademoiselle, êtes-vous bel et bien dame Maedar? Nous avons cru vous reconnaître de loin, mais nous n'étions point certains. Après tous, ne nous vous avons jamais rencontrée en personne. Vous avez bien participé à la course au nom de l'honneur? »

Maedar haussa un sourcil, puis, après un instant, répondit poliment aux curieux vêtus de bures qui ne cessaient d'augmenter en nombre : « En effet, je suis Maedar Ivarsson, du Clan Daashay. J'ai participé à la course des Monds. ». Tous se regardèrent un instant tandis que quelques murmures s'élevaient dans le rassemblement. Maedar examina plus attentivement la petite foule et remarqua rapidement que tous ceux en présence portaient des tuniques, toges ou symbole de la Foi. Elle aperçut également quelque broches, foulards et tuniques ayant pour symbole un crâne de corbeau entouré de trois ailes. L'un des

prêcheurs reprit : « Nous vous remercions de cette précision, dame Maedar, cependant nous vous demanderions de bien vouloir nous accompagner. Vous êtes accusée de blasphème et nous souhaitons vous escorter jusqu'à un cloître où une retraite vous permettra de vous ressourcer, de méditer et de prier le Céleste afin de demander l'Illumination. Vous y serez accueillie par notre Aruspice et celui-ci veillera à votre confort et à vous assister spirituellement. »

Maedar s'apprêtait à répliquer avec ferveur et véhémence, mais elle remarqua soudainement qu'elle avait lentement été isolée par la foule portant plusieurs armes rustiques. Léandre lui-même avait été écarté par des manœuvres subtiles. De plus, lever la main sur des hommes et des femmes de Foi n'aurait qu'aggravé sa situation. C'est les dents serrées qu'elle accepta, refusant toutefois de remettre les rênes de son cheval à qui que ce soit. Ce serait au dos de son destrier qu'elle voyagerait jusqu'au cloître en question.

La course était enfin terminée. Loin d'avoir unifié les chevaucheurs, celle-ci les avait divisés plus que jamais...

Résumé : La grande course du Sarrenhor se poursuit à Laure. Les seigneurs tentent de nourrir la horde de chevaucheurs traversant les campagnes, mais les vivres s'avèrent insuffisants. Les pillages reprennent donc en marge de la compétition. Or, une faction sarrens menée par Ghoran, l'un des concurrents, abandonne la course, clamant que Sigisfer (ou Sigismond) bénéficie du support des Laurois et Corrésiens et est l'élu des étrangers. Les chevaucheurs de Ghoran retournent au Sarrenhor, pillant tout sur leur passage. Sigismond quant à lui termine vainqueur et nomme Salomon d'Ischar comte-protecteur des plaines. La concurrente d'honneur, Maedar du clan Daashay, à son retour à Lys d'Or, se fait intercepter par des religieux et isolée des siens.



Depuis peu, le récit poignant et troublant d'une femme aveugle fait grand bruit dans les auberges de Pyrae. La gueuse sans yeux raconterait à qui voudrait bien l'entendre –et lui payer à manger- son histoire personnelle. Si certains refusent de croire ces ragots mystiques, d'autres s'en inquiètent fortement. Voici son témoignage...

La centaine de soldats en armes arriva sur la plage sous le clair de lune. Sur leurs armures de cuir noir, un symbole rappelant un hibou était gravé. En-dessous de leurs capuchons sombres, l'œil avisé pouvait percevoir une peau d'un blanc laiteux privée de toute pilosité. Rarement les sables argentés du comté d'Aliare, à Pyrae, avaient connu une telle visite. Pourtant, depuis maintenant quelques années, d'innombrables pèlerins célésiens venaient se recueillir devant la mystérieuse Pierre de la Mère, une roche orangée inamovible offrant aux vrais fidèles des visions percutantes. Toutefois, jamais un tel contingent n'avait osé se présenter en ce lieu. La cinquantaine de pèlerins célésiens agglutinés sur place ne purent qu'observer la suite des événements dans un mélange de curiosité et d'appréhension.

Lorsqu'ils eurent encerclé l'artefact, les soldats inconnus murmurèrent quelques paroles en langue étrangère et se séparèrent en deux groupes afin de laisser passer trois individus masqués. Le plus grand de ce trio semblait être un homme, un autre avait la silhouette d'une femme et une dernière, de petite taille, avait l'apparence d'une enfant. Les Pyristes qui observaient la scène furent stupéfaits. Lorsqu'ils tentèrent de s'approcher de la scène, ils se firent bousculer et tenir à l'écart par les guerriers. Éventuellement, un pèlerin plus suspicieux que les autres tenta de forcer les rangs des inconnus. Immédiatement, l'un des soldats dégaina d'un trait vif les deux lames accrochées à sa ceinture et décapita le curieux d'un coup sec avant de rejoindre ses compatriotes. Les Pyristes sur place furent saisis de frayeur et demeurèrent paralysés pour la plupart.

Après cette démonstration de force, les guerriers formèrent un cercle avec des torches en mains, regardant vers l'extérieur afin de parer à toute attaque éventuelle. Les deux adultes cagoulés encouragèrent l'enfant à s'approcher de la pierre et à y toucher. Lorsque la main du bambin effleura la roche sacrée, l'horreur se produisit. Immédiatement, la Pierre de la Mère commença à rayonner d'une lueur écarlate et ondulante. Partout autour, une chaleur croissante se fit sentir, incitant les pèlerins à proximité à s'éloigner lentement. Même les soldats positionnés tout autour de l'enfant semblèrent ressentir un certain inconfort face à cette manifestation insoupçonnée.

Après quelques secondes, un hurlement strident retentit sur l'entièreté de la plage. Celui-ci ne provenait d'aucun individu sur place, mais semblait naître de l'air ambiant. Cette plainte ne cessa que lorsque la chaleur et la lumière émanant de la pierre atteignirent un niveau difficilement soutenable par les spectateurs. À ce moment, l'enfant se retourna et, de sous son capuchon, une voix étonnamment grave se fit entendre : « Je suis la flamme qui vainc les ténèbres. Je suis la flamme qui dompte la lumière. Je suis la flamme qui dissipe les eaux. Je suis la flamme qui forge la terre. Je suis la flamme qui apporte ses miracles. Je suis Assaï, l'unique pilier d'Ébène. Agenouillez-vous devant moi afin que la vérité ressurgisse. Refusez-moi et vous connaîtrez le sort des traîtres. »

Après cette déclamation, soldats comme pèlerins se jetèrent des regards parfois horrifiés, parfois révoltés. Il suffit toutefois de quelques instants avant que certains s'agenouillent dans le sable. Ceux-ci furent rejoints dans ce mouvement par plusieurs dizaines de leurs compères. Lorsqu'une minute se fut écoulée, la voix surgit de nouveau : « Refusez-moi et vous connaîtrez le sort des traîtres ». Au terme de ces mots, une vague de chaleur intense déferla autour de l'enfant. Tous ceux qui étaient restés debout furent happés par celle-ci et projetés sur le sol, le visage gravement brûlé et les yeux liquéfiés.



Dans le silence le plus total, l'enfant toujours voilé s'avança parmi les gens agenouillés et prit le chemin des terres. Derrière elle, sans dire mot, les badauds se relevèrent et la suivirent. Après quelques instants, la centaine d'anciens pèlerins et soldats disparaissaient dans la nuit à la suite de leur nouveau guide...

Résumé : Une femme aveugle propage à Pyrae une histoire inquiétante au sujet d'un événement survenu à la Pierre de la Mère. Une troupe de soldats étrangers aurait encerclé l'artefact religieux et aurait procédé à un rituel inconnu sur celui-ci. À l'issue de ce rituel, un enfant aurait causé une vague de chaleur et pris le contrôle des pèlerins en présence. On ignore toutefois encore si ce récit est fondé ou non.



JOUR 1 : LA SPLENDEUR DU CÉLESTE

Déjà à l'œuvre depuis un certain temps dans le palatinat d'Avhor, Childéric des Martial n'avait pas minimisé les messes et les sermons pour limiter la propagation de l'Arth dans le cœur des Ébénois. Cependant, aucune de ces messes ne déployait une majesté comparable à celle adressée aux forces ébénoises rassemblées au pied des montagnes blanches en Avhor tout juste avant le départ des envoyés de la Couronne pour aller porter les conditions du prince auprès des envahisseurs du Vinderrhin. Lors des semaines précédentes, des contingents parfois en armes, parfois arborant le soleil célésien, avaient convergé vers le point de rassemblement identifié par Agnieszka Wolczuk et Hadrien Visconti, préfets religieux et militaire du royaume. À l'extrême nord des montagnes blanches, sur le fief côtier de Cinq-Récifs, un nombre incertain de navires du Vinderrhin avaient accosté avant de déverser leurs guerriers sur les plages avhoraises. Jusqu'à présent, ceux-ci s'étaient montrés civilisés et désireux d'ouvrir un dialogue, mais tous étaient conscients de la précarité de la situation.

Le sénéchal du Heume des Martial était dressé sur une chaire de bois érigée de manière temporaire à flanc de colline. Depuis cette position, le religieux pouvait être vu et entendu des centaines, voire des milliers, d'Ébénois en présence. Toutefois, la figure du paladin n'était pas la seule à attirer les regards ; derrière lui, un gigantesque bûcher avait été dressé et allumé à l'aide d'une flamme sacrée. Se mêlaient alors aux premières neiges hivernales la fumée grise de cet énorme brasier et les paroles inspirées de l'homme de foi :

« Ébénois, mes frères et mes sœurs de convictions! Le Céleste a jugé bon de mettre notre foi à l'épreuve en permettant à cette engeance de l'ombre qu'est l'Arth de mettre pied en nos terres. Tous vous savez ce qui s'est passé au tournoi de Théonia, tous vous savez que champion après champion ont perdu face au guerrier du Vinderrhin. Mais vous savez également qu'après cette épreuve de foi, le Céleste a accordé la victoire au champion de Salvamer, prouvant par le fait même que ce doute nous rend plus forts dans notre foi. Ces étrangers venus prêcher leurs mensonges auprès des élus du Lumineux disent vouloir vous libérer du joug d'un tyran. Or, n'est pas tyran celui qui permet par l'entremise de son Prophète de libérer nos aïeuls du Sang'Noir. Rappelez-vous ce qu'était Ébène avant que le Céleste ne décide de partager avec nous ses enseignements. Rien de moins qu'une terre abritant des clans belliqueux et divisés, préférant chercher le profit personnel au bien de tous! Ces étrangers vous parlent du Céleste comme s'il était un maître vous tenant en laisse, un seigneur sans pitié. Ce sont là les paroles d'Hommes aux cœurs froids, qui préfèrent voir de pauvres âmes mourir le long des routes plutôt que de leur venir en aide. Non, le Céleste n'est pas un monstre vous soumettant à sa volonté. Il est un père aimant, toujours disposé à vous promulguer une sagesse acquise à travers les âges. Il est un père miséricordieux, toujours prêt à vous accueillir en son logis malgré vos fautes, et à vous offrir un feu autour duquel vous pouvez partager. Nous sommes tous unis dans la foi que nous portons à ce père bienveillant, du plus puissant des seigneurs jusqu'au plus humble des serfs. Et c'est cette union qui nous encourage à donner, à partager le fruit de notre labeur, de sorte que tous puissent vivre. Vraiment, la vie est le plus beau des dons du Céleste, et qu'il soit maudit celui qui laisse des innocents périr pour donner raison à ses mensonges. Allez maintenant, ensemble, abattons les ténèbres ! »

Le sermon du sénéchal fut accueilli par un tonnerre d'applaudissements et d'acclamations. Dans la foule s'étendant devant lui, moult Compagnons du Heume avaient perdu un proche, confrère ou consoeur d'armes, lors de la guerre sainte de Jean Lamontagne quelques années plus tôt. De plus, aux

yeux de la plupart des Ébénois du peuple, le Vinderrhin représentait depuis des siècles le dangereux géant du nord qu'il faudrait un jour abattre. Cependant, dans les rangs des dignitaires, seigneurs et théologiens en présence, plusieurs grincements de dents se firent entendre. Cet appel à l'exaltation guerrière donnait une tournure inquiétante à cette mission d'abord et avant tout diplomatique.

Les armées se mirent en marche vers le nord le lendemain matin à l'aube. Autour de Childéric des Martial, les partisans de la ligne dure s'étaient rassemblés, entonnant des chants religieux célésiens. Dans les montagnes, on entendit pendant deux jours s'élever les hymnes à la gloire du Céleste et de son Prophète.

****JOUR 4 : LE BLOCUS DES PREUX****

Trois jours après le discours galvanisant de Childéric des Martial, les forces ébénoises atteignirent leur destination. Précédant le convoi, le stratège d'Hadrien Visconti avait identifié à quelques lieues au sud des côtes de Cinq-Récifs un plateau suffisamment vaste et dégagé pour héberger le contingent. À proximité, un promontoire rocheux permettait la surveillance de la région et évitait les éventuelles attaques surprises.

Sous la bannière sable et or de la Couronne d'Yr et celle du soleil célésien, les armées établirent donc leur camp au lieu prescrit. Cependant, à ces bannières s'ajoutaient aussi celles de la maison Visconti, des comtés des Émeraudes et des Coraux en Salvamer, de la famille Sanspitié, du comté des Semailles en Corrèse et des autres alliés. Dans les rangs, on comptait des seigneurs de tous les horizons. Certains s'étaient déplacés sous l'invitation d'Agnieszka Wolczuk tandis que d'autres étaient expressément là à la demande d'Hadrien Visconti.

En parallèle à ces troupes, divers spécialistes s'étaient proposés afin de tenir un rôle spécifique lors des discussions. L'un des envoyés de Julius de Hanem organisa régulièrement des séances de lectures et d'interprétation du Recueil des Témoins, particulièrement du Témoignage de la Puissance. Dès les premières heures de l'expédition, il éveilla parmi les officiers et les soldats un zèle religieux les incitant à canaliser leur colère guerrière contre les hérétiques qu'ils allaient peut-être combattre. Pour le religieux, la guerre à venir n'était pas un conflit régulier, mais une guerre religieuse contre les ennemis de la foi célésienne et du Très Haut. D'un autre côté, Alphonsine Vicentini avait été mandée de jouer le rôle de scribe lors des pourparlers. Tout en préparant ses plumes, encriers et parchemins, elle ne pouvait s'empêcher d'appréhender la suite des événements. Un jour peut-être, se disait-elle, les historiens allaient utiliser ses notes en guise de référence pour mieux comprendre l'épopée du Vinderrhin dans l'Ébène. Finalement, plusieurs éclaireurs anonymes avaient été déployés autour du campement afin de surveiller les sentiers et même d'étudier de loin le comportement général des étrangers. Si un conflit devait éclater, leurs informations sur l'ennemi (son nombre, ses équipements, ses navires, etc.) allaient s'avérer extrêmement précieux.

Lors des jours qui suivirent, le préfet Hadrien Visconti structura minutieusement les opérations du blocus des montagnes blanches. Pour le commandant, cette initiative diplomatique devait être appuyée par une démonstration de force incontestable. Les légions ébénoises devaient prouver aux étrangers leur unité, leur maîtrise du terrain et leur discipline. Un réseau de postes de surveillance temporaires se relayant jour et nuit grâce à des coursiers rapides fut ainsi instauré. À chaque heure du jour (et parfois de la nuit), un bilan complet des mouvements suspects à proximité du blocus était remis à messire Visconti. Du déplacement d'armée à la présence inhabituelle d'animaux, l'homme souhaitait être informé d'absolument tout.

Au début du deuxième jour de préparation et d'établissement, les diplomates ébénois étaient prêts à se mettre à l'action. Ce furent les émissaires de confiance du préfet diplomatique Albert Young, Maksymilian Veroshka et Umberto Casielli, qui devaient initier les négociations.

JOUR 8 : LES CHEFS DES GLACES

Maksymilian Veroshka, Umberto Casielli, Alphonsine Vicentini et leur escorte de cinquante soldats quittèrent le camp ébénois peu avant le midi du huitième jour d'expédition. Déambulant silencieusement dans les sentiers enneigés menant vers Cinq-Récifs, les membres de la délégation se répétaient intérieurement les arguments, propositions et explications qu'ils avaient soigneusement préparés lors de la semaine précédente. Ils étaient ceux qui offriraient la première impression aux guerriers du Vinderrhin et ils ne devaient ni se montrer arrogants, ni suggérer la faiblesse. Le portrait de la cinquantaine d'individus évoluant sans bruit dans les forêts parsemées ne faisait qu'amplifier l'anxiété générale.

La cohorte atteint le lieu du débarquement du Vinderrhin après deux heures de marche. Déjà, à une trentaine de minutes de Cinq-Récifs, ils furent interceptés par une vingtaine de patrouilleurs étrangers. Mesurant pratiquement tous un pied de plus que les Ébénois, les guerriers formèrent une ligne devant eux et les hélèrent vivement dans leur langue d'origine. Umberto ressortit lentement des rangs et déclina leur identité et les raisons de leur venue. À ces mots, l'homme qui semblait être le capitaine des sentinelles jappa quelques sons dans son dialecte et fit signe aux arrivants de le suivre. Tout au long du chemin, jamais les guerriers du Vinderrhin ne diminuèrent leur vigilance, jetant constamment des regards méfiants à leurs « protégés ».

À son arrivée dans le hameau côtier, les membres de la délégation ne purent que constater avec effroi que le village avait été rapidement fortifié. À chaque point d'accès autour de l'agglomération (et même sur la plage), des lignes de pieux de bois avaient été enfoncées solidement dans le sol. À plusieurs points stratégiques, des tours de gardes avaient été érigées de sorte qu'aucun angle mort ne puisse subsister. L'un des murs du temple ceinturant le beffroi célésien avait été partiellement défoncé afin de laisser entrer des chevaux, signe que le lieu sacré avait été converti en une écurie. Toutefois, ce qui marqua le plus les Ébénois, c'était le nombre astronomique de mâts qui pointaient au-dessus des eaux de la mer blanche à proximité. Partout autour, des centaines, probablement des milliers, de guerriers – hommes et femmes- s'affairaient à leur vie quotidienne d'armée d'occupation : fortification des bâtiments, taille de flèches, aiguisage de lames, etc.

Sans détour, les visiteurs furent amenés sur la plage du hameau. Comme s'ils avaient été avertis de cette venue, les occupants avaient posé sur le sable partiellement enneigé une longue table rectangulaire en pin. Derrière celle-ci, déjà assis sur des trônes de fortune, quatre individus –deux hommes et deux femmes- portant pour certains des armures de cuir et couverts de fourrures blanches et grises les attendaient. Lorsqu'ils se tinrent devant la table, on pointa d'inconfortables tabourets faisant face aux chefs de guerre étrangers. Tout en inclinant la tête respectueusement, les dignitaires en visite prirent place. C'est alors que, de manière inattendue, l'un des seigneurs des glaces prit la parole dans un Ébénois impeccable :

« Vous voilà enfin devant nous. Je commençais à me demander quand vous oseriez vous présenter ici. Tous ici présents avaient leurs théories, mais semble-t-il que ce fut Abderyn qui avait raison. Vous avez fait vite. »

À la droite de l'homme, un léger rictus s'imprégna sur le visage de l'une des femmes. De toutes évidences, même s'ils ne parlaient pas l'Ébénois, les autres chefs le comprenaient minimalement. L'individu poursuivit :

« Laissez-moi d'abord nous présenter. À ma gauche, vous avez Tyrvanther, émissaire de Therventyr, seigneur de la forteresse de Verthra-Hordal, et Viarhyn, envoyée d'Ovindyr, seigneur de la forteresse de Merdren-Ovindar. À ma droite, vous avez Abdheryn, seigneur de la forteresse de Horgar-Vindrodar. Je suis moi-même Olfdar, époux d'Abdheryn et seigneur de la forteresse de Horgar-Vindrodar. Le représentant de la forteresse de Bherren-Herderdrovyn ne sera pas des nôtres malheureusement. Nous sommes les meneurs de cette mission en vos terres. »

Les Ébénois examinèrent plus attentivement les chefs. Malgré leur origine commune, ceux-ci présentaient des styles extrêmement différents les uns des autres. Tandis qu'Olfdar et Abdheryn, tous les deux âgés d'une quarantaine d'années, semblaient plus près des styles nordiques –armure de cuir, fourrures d'ours et de loup, tuniques blanches adéquatement confectionnées-, les deux autres ne portaient aucune armure. Au contraire, ils n'arboraient que des bracelets et des colliers d'os et de crocs, des vêtements partiellement déchirés ayant connu la guerre et des fourrures tâchées de sang depuis longtemps délavé. Accotée sur son genou, Viarhyn tapotait même une large hache à deux tranchants.

Maksymilian répondit à son interlocuteur. Après les présentations d'usage, il exposa ses doléances :

« Seigneurs du Vinderrhin et émissaires, votre arrivée en nos terres fut une surprise pour tous. Vos représentants au Tournoi de Théonia nous ont apporté des mots de prosélytisme et d'ouverture religieuse. Pour l'instant, je me contenterai de parler au nom de la diplomatie du royaume. D'autres négociants viendront probablement sous peu vous rencontrer afin de discuter des questions théologiques qui semblent vous préoccuper. Or, sachez ceci : si vous nous offrez une possibilité de coexistence commerciale et un dialogue clair et transparent par rapport à votre vision du monde, nous serons ravis de vous autoriser à maintenir celle-ci. Par contre, nous n'encouragerons assurément pas les Ébénois à adopter votre idéologie. Le Prophète fut inflexible sur ce point : chaque Homme doit suivre la lumière. Si vous désirez demeurer ici en paix, vous devrez accepter nos lois, nos conventions et nos traditions. Tout habitant du royaume d'Ébène se doit de plier le genou devant le prince d'Yr. Ce territoire est nôtre et tout refus de ces conditions bloquera toute évolution des discussions. »

À la gauche de Maksymilian, Umberto précisa le tout :

« L'Arth prône les prouesses de l'humanité, j'en conviens. J'ai moi-même longuement voyagé au Vinderrhin et appris à comprendre ces traditions. Cette façon de penser pourrait facilement être acceptée comme philosophie en Ébène, car celle-ci n'a nul besoin de nier l'existence de la volonté du Céleste. Notre force comme humanité ne vient tel pas de Lui, justement? C'est Lui qui nous a permis de prendre domination de ce monde, en Son nom, et de le purger des entités qui serviraient l'Enchaîné. Le Vinderrhin doit comprendre que notre foi ne nous enlève pas le droit à l'honneur et à la justice, à l'appréciation du travail bien accompli. »

Tout au long des allocutions des Ébénois, Alphonsine remarqua que les tapotements de Viarhyn sur sa hache s'accéléraient et s'alourdissaient graduellement. À ses côtés toutefois, les trois autres seigneurs demeuraient de marbre, ne laissant rien transparaître de leurs émotions. Olfdar conclut finalement :

« Excellent, les choses sont dites! Je ne pensais pas que vous seriez aussi directs dans vos demandes. J'avais souvenir d'un conseil princier plus...louvoyant disons. Je crois que nous avons plusieurs de vos arguments à cogiter pour l'instant. Vous inviterez vos émissaires religieux à venir nous voir prochainement. Peut-être ceux-ci pourront-ils ajouter un peu de profondeur à cette situation. »

D'un mouvement de la main, le chef invita sans attendre ses visiteurs à prendre congé de lui. Alphonsine, qui notait frénétiquement toutes les paroles prononcées, souffla rapidement sur l'encre encore humide de ses parchemins et ramassa vivement ses équipements. Les Ébénois furent finalement escortés jusque dans les montagnes où ils regagnèrent leur camp et firent rapport à leurs compatriotes.

JOUR 9 : LA VOIX DU CÉLESTE

Le lendemain du retour des diplomates princiers, une seconde cohorte obtenait audience auprès des chefs du Vinderrhin. Cette fois-ci, la délégation avançait exclusivement sous la bannière du soleil célésienne. À sa tête, la préfète Agnieszka Wolczuk ouvrait la marche. Dans son sillage, une poignée de théologiens de diverses congrégations escortée de combattants de la Foi espérait ramener du côté de la lumière les étrangers : Kamil Sanocki, Sondor dit l'Addax, André Chevignard, Charlotte Octoviani, proche de Cornelius Felton et Childéric des Martial.

Dans les yeux de chacun, des flammes différentes brillaient. Si certains avaient espoir de convertir par la parole les hérétiques, d'autres n'attendaient qu'une preuve de l'hostilité et de la mauvaise foi du Vinderrhin pour déclencher une guerre sainte. C'est dans cet état d'esprit des religieux s'assirent à la table de pin. Après les formalités d'usage, Agnieszka s'exprima la première :

« Seigneur du Vinderrhin, l'élévation de soi est la plus grande des vertus. Elle guide l'Homme vers la perfection, à laquelle il devrait aspirer, et sur ce point, il ne fait doute que nous nous entendons. Bien que cela puisse paraître abstrait aux yeux de plusieurs, nos historiens rapportent encore la preuve qu'à une époque, les peuples d'ébène étaient loin de rechercher l'élévation d'eux-mêmes. Ils vivaient dans le chaos, le vice et la corruption. Et c'est là qu'ils furent touchés par le Sang'Noir. C'est aussi là qu'est arrivé le Prophète, duquel les explorateurs trouvent encore des preuves de sa présence sur nos terres. Il est irréfutable que le Prophète a chassé le Sang'Noir, pour lequel aucune issue ne semblait envisageable. Il nous a tous sauvés, mais au-delà de cette salvation, il nous a montré la voie de l'élévation. Il nous a montrés une voie de discipline, de rigueur, afin de faire évoluer notre peuple. Grâce à cela, il a permis d'unifier toutes les grandes familles et de ce fait, de faire de notre royaume un peuple fier et fleurissant.

Il serait présomptueux de croire que la foi célésienne enchaîne les gens, car on pourrait en dire de même de l'Arth, qui demande rigueur et discipline. Vous ne le savez que trop bien, pour devenir le plus grand guerrier, il ne suffit pas de s'entraîner lorsque le cœur nous le dit, mais chaque jour. Cela demande aussi de faire des sacrifices. Avoir la foi célésienne, c'est exactement la même chose, mais nous aspirons l'élévation de notre esprit. Cela nous permet d'aspirer atteindre la perfection morale, intellectuelle, sociale, et j'en passe. Fjallbardt, votre champion, m'a lui-même avancé que nos philosophies pouvaient coexister. Il semblerait que l'Arth se rapproche des croyances de l'Ordre de l'Illumination, qui préfèrent s'élever à travers des actions concrètes et tangibles.

Je salue votre grandeur d'esprit, à l'effet que vous vous soyez mobilisés de la sorte pour venir discuter en paix. Je crois sincèrement qu'il y a place à la discussion et que, peut-être, espérons-le un jour, l'Arth

pourrait être enseigné en Ébène et la foi célésienne pourrait être enseignée au Vinderrhin, et ce, dans la simple perspective de contribuer à l'évolution de nos peuples respectifs. Toutefois, cela ne peut être possible que si vous faites preuve d'ouverture et cessiez de rejeter notre foi. L'hérésie, pour nous, ne réside pas dans l'Arth, mais dans le rejet du Céleste, qui maintient notre royaume dans l'ordre et la recherche de la perfection.

Si vous êtes venus en paix, vous devez laisser derrière votre rancœur contre l'assaut des religieux d'il y a cinq ans, car nous-mêmes avons de la rancœur à laisser derrière face à votre entreprise d'il y a environ 320 ans. Il faudra assurément faire des efforts considérables des deux côtés. Déjà, en preuve de bonne foi, le peuple et la cour verraient d'un bon œil si vous concédiez à leur rendre sain et sauf Jean Lamontagne. En échange, nous pourrions sûrement concéder quelque chose, vous aider à faire un premier pas pour que les Célésiens ne vous voient pas comme des hérétiques et des ennemis, mais plutôt des alliés de taille. »

Tout au long du monologue, les chefs de guerre du Vinderrhin semblèrent s'enfoncer lentement dans leurs trônes. Jetant un regard oblique à ses compères, Olfdar répondit à la préfète :

« Je dois vous avouer quelque chose. Je trouve épatant votre capacité de toujours tout ramener au Céleste. Je ne peux pas nier l'existence de votre Prophète ou de ce Sang'Noir. Il y a 300 ans, vos terres furent dévastées par ce fléau, c'est indéniable. Toutefois, entre ce fait et l'existence d'un Dieu lumineux et d'un créateur ténébreux, il y a un monde. Vous nous demandez d'accepter votre foi afin que vous puissiez tolérer notre philosophie. Saviez-vous qu'à Bherren-Herderdrovyn le précédent seigneur Horvelar avait fondé l'Agora des dieux? En ce lieu, les prêtres de toutes les nations convergent afin d'exposer leurs idées, tenter de convertir leurs homologues et faire valoir leurs savoirs théologiques. Si je me rappelle bien, l'actuel Primat de l'Ordre de l'Illumination, Gilbert Fallières, y a même passé quelques semaines dans le passé! N'est-ce pas là une preuve d'ouverture? »



Devant cette révélation inattendue, les Ébénois eurent un mouvement de malaise. Ils virent alors Olfdar leur sourire candidement, puis faire un signe de la main à un garde derrière eux. Immédiatement, d'une chaumière à proximité, un homme maigre, sale, couvert d'ecchymoses et à demi-nue fut extrait. Les poignets et les chevilles en chaînes, il se déplaçait péniblement en émettant des gémissements sourds. Lorsqu'il fut à proximité de ses chefs, l'un des guerriers du Vinderrhin poussa violemment le prisonnier sur le sable gelé.

« Par le Céleste... », murmura Childéric des Martial qui reconnaissait sous les traits hirsutes du prisonnier le dernier commandeur de la Compagnie du Heaume, Jean Lamontagne. Olfdar joint les mains dans un claquement et s'exclama :

« Vous vous connaissez à ce que je vois! Jean Jean Jean...il nous a donné bien du mal avec ses zélotes. Je n'aurais jamais cru qu'il traverserait les steppes de glaces et atteindrait ma forteresse. Mais il l'a fait! Au départ, j'ai accepté son défi. Nos armées se sont affrontées dans la neige et ce fut, croyez-moi, sanglant. J'ai perdu de valeureux soldats aux mains de ses hommes de fer. J'ai même dus user de quelques...tactiques pour en venir à bout. Mais le voilà aujourd'hui dans son plus simple appareil, privé de tout titre, armure, soldats et pouvoirs. Voici un homme brisé ayant perdu son Céleste. Je lui ai retiré son dieu et, aujourd'hui, il n'est que vide et faiblesse. Je dois concéder qu'il fallut aussi lui couper la langue. Il ne parlait déjà que bien peu, mais une fois défait, il ne cessait de me maudire, ce qui devenait lassant. Ma question est donc la suivante, messires et mesdames : Voulez-vous récupérer cet homme? »

Immédiatement, Childéric des Martial répondit les dents serrées : « Chiens d'hérétiques, vous allez nous redonner le commandeur Lamontagne ou vous goûterez de nos armées. Nous vous encerclons, nous vous affamons et nous pouvons vous écraser. Si vous souhaitez préserver votre misérable vie, vous n'avez qu'un choix. »

Une flamme dans l'œil et un sourire aux lèvres, Olfdar rétorqua presque langoureusement :

« Vous savez, je vous respecte pour faire preuve d'un peu de cran. Vos menaces sont toutes à votre honneur. Si elles n'avaient été qu'intimidation pour nous écraser, j'aurais songé à quitter ces terres. Par contre, tout le respect que j'ai pour vous est éclipsé par le colossal mépris que je ressens face à votre désir de libérer ce faible. Il est venu en nos terres seul, a causé la mort de milliers des vôtres, a connu la défaite et n'est désormais plus qu'une loque humaine. En voulant déclencher une guerre pour un faible, un vaincu, vous vous avilissez. Vous ne faites que confirmer ce que Horvelar savait déjà : nés dans la servitude, vous vous complaisez dans votre servilité. Cette Agora des dieux dont je vous parlais avait ce rôle : prouver par l'absurde la folie des théologies. Tant d'hommes et de femmes qui ont perdu leurs vies à débattre inutilement de la supériorité de leur dieu illusoire. »

Tandis que les Ébénois rougissaient de colère, les chefs du Vinderrhin échangèrent quelques mots en leur langue d'origine. Même Umberto, jouant encore le rôle de traducteur, ne put saisir les chuchotements en argot. Éventuellement, les étrangers hochèrent de la tête légèrement et Olfdar conclut :

« Vous nous demandez d'oublier la guerre sainte menée par Jean. En échange, vous proposez d'oublier notre invasion d'il y a trois siècles. Vous voulez aussi que nous libérions Jean. Tout ceci est bien sûr inconcevable. Nous n'oublions pas. Jamais. Nous vainquons, ou nous reconnaissons la force de l'ennemi. Nous ferons donc un ultime concours. Voyez ceci comme un deux de trois. Vainquez-nous et nous retournerons dans le Vinderrhin et reconnâtrons votre valeur. Perdez et vous libérerez le peuple de Vindh du royaume d'Ébène, lui redonnerez son indépendance et lui permettrez de rejeter le Céleste et d'adopter l'Arth. Comme ce fut le cas il y a des siècles de cela, la flamme de l'Arth embrasera de nouveau ces terres de l'ouest. Lorsque nous assiérons Jean le Faible sur le trône d'Yr et le sacrerons Roi des Fous dans le célestaire de votre Prophète, croyez-vous que les Ébénois croiront encore dans la grandeur de ce « Céleste »? »

Dans un mouvement commun, les Ébénois se levèrent, hors d'eux. Childéric, enragé, cracha par terre et quitta la table. Celui-ci fut suivi par Kamil, Sondor, André et Charlotte. Agnieszka, quant à elle, avec un contrôle magistral, énonça sèchement sa réponse : « Puisse l'Histoire se rappeler que vous avez

craché sur la paix. Moi je m'en rappellerai. ». Alors que les Ébénois s'éloignaient de la table, une voix féminine s'éleva derrière eux. Abdheryn, avec un accent atroce, offrait son ultime conseil : « Inutile de venir nous chercher et de mourir ici, nous viendrons à vous. »

À leur retour au camp principal du blocus des montagnes blanches, les théologiens firent rageusement leur rapport aux dignitaires. Partout dans la tente du commandant, les injures et appels aux armes fusèrent. Le seul qui demeurait silencieux était Hadrien Visconti. Le regard vide, il sentait s'abattre sur ses épaules le poids d'une guerre aux proportions insoupçonnées.

Quelques jours plus tard, les armées du Vinderrhin débarquaient au nord de l'île d'Yr, prête à prendre d'assaut la capitale d'Ébène.

Résumé : Hadrien Visconti et Agieszka Wolczuk sont à la tête d'une délégation diplomatique visant à négocier avec les forces du Vinderrhin débarquées au nord d'Avhor. Tandis que Visconti organise un blocus dans les montagnes autour des étrangers, les diplomates tentent de discuter avec eux. Après moult échanges, les seigneurs des glaces exhibent un Jean Lamontagne, ancien commandeur du Heaume, enchaîné et déclarent la guerre au royaume d'Ébène. Le porte-parole du Vinderrhin, Olfdar, déclare qu'il conquerra la cité d'Yr afin d'y couronner Lamontagne « Roi des fous », ce qui prouvera l'existence du Céleste. Quelques jours plus tard, les hordes du Vinderrhin débarquent au nord d'Yr.



Les portes de la salle du trône du palais d'Yr s'ouvrirent dans un lent grincement de gonds. À l'intérieur, une cinquantaine de courtisans, émissaires et aristocrates de la capitale observaient anxieusement le groupe d'hommes et de femmes couverts de terre, de sang et de neige qui faisait son entrée. À l'autre bout complètement de la salle, enfoncé dans son siège royal, le prince Élémás V invita d'un bref mouvement de main les arrivants à s'avancer.

Au milieu de la foule, Krezimir Balzareck se dirigea vers le prince en boitant. Celui-ci se remettait à peine des blessures subies plusieurs semaines auparavant dans les Crocs. Derrière, Askavors dit le Scorpion, Gabran dit le Veilleur et Ghazan Ivarsson lui emboîtaient le pas. Les Sarrens, fidèles à leur habitude, ne s'étaient pas tracassés du décorum du palais et avaient conservé leurs fourrures et armures. Cependant, cette fois, celles-ci semblaient avoir connu la guerre et l'hiver. Tous étaient visiblement exténués de leurs dernières aventures.

Lorsqu'ils furent à quelques mètres du souverain d'Ébène, les combattants posèrent un genou au sol en signe de respect. Élémás V leur commanda de se relever et ouvrit la discussion : « La présence de messire Balzareck en ces murs doit signifier que vous revenez tous des Crocs. Ainsi, messire, qu'avez-vous à m'offrir comme rapport? ».

Après une profonde inspiration, Krezimir débuta son récit...

LA MARCHE DES MILLE

« C'est à Port-Casimir, en Corrèse, qu'était fixé le point de rassemblement. Je devais être seul, avec Sieur Wenceslas des Plaines, à quitter pour la guerre dans les Crocs, mais moult seigneurs avaient accepté de nous accompagner dans cette mission. Tomek Marceli, Ivan Petrovski et Apolline de Jade, barons et comtesse de Haute-Sève, avaient accepté de confier leurs navires pour la mission. Sur les quais de la cité, plus d'un millier de soldats embarquaient l'un à la suite de l'autre. Les forces de Tomek Marceli, Dragoslav Romanov, Carolyn Lucini, Askavors dit le Scorpion, Gabran dit le Veilleur, Ghazan Ivarsson, Léandre de Haute-Sève et, bien sûr, sieur Wenceslas des Plaines, étaient sur place. Emma Apfel de Laure nous avait livré des légumes de conservation tels des carottes, des navets, des patates et des betteraves, ainsi que du poisson séché et des galettes dures à l'avoine afin de faciliter le voyage vers le nord. Alianne Branderband, aussi de Laure, avait quant à elle confié à l'un de ses inquisiteurs la tâche de nous supporter dans notre divine tâche.



La nouvelle de votre décret, mon prince, ordonnant l'exil des survivants de la Marche des Huit dans les Crocs s'était toutefois répandue rapidement hors de la cité d'Yr, si bien qu'une foule de pèlerins se sentant suffisamment interpellés par la chose pour nous accompagner s'était présentée à Port-Casimir. Gaspard le stylite, proche orateur de Childéric des Martial invitait avant notre départ la foule à porter son attention sur nous. Après son discours, les vœux du paladin furent eux aussi entonnés à de nombreuses reprises en l'honneur de celui qui avait été champion du royaume, Sieur Wenceslas, et qui avait déjà montré par ses nombreuses victoires qu'il était un favori du Céleste. Tandis que les derniers soldats montaient sur les bateaux qui devaient les mener vers la guerre, les fidèles, agglutinés sur le quai, chantaient en cœur le serment du paladin :

« Au prix du sang, je serai la lance que craindront les impies.
Jusqu'à mon dernier souffle, je me dresserai devant l'injustice.
Jusqu'à ma dernière force, je pourfendrai le Mal et ses engeances.
Jusqu'à ma dernière larme, je pleurerai les victimes de l'infamie. »

Pendant plus de sept jours, nous avons vogué sur les eaux de la mer blanche. Nous avons longé les côtes corrésiennes, acquis quelques ravitaillements à Jéranbourg, contourné le delta de Fel et avons finalement dépassé l'île du Cap Gardien, dernière parcelle de terre sympathique à notre cause avant notre destination. Suivant les rapports obtenus lors de notre précédente marche, nous savions que les brigands des Crocs avaient déserté la plupart de leurs installations traditionnelles. Ceux-ci semblaient s'être rassemblés en un même point afin de mieux coordonner leurs opérations. Ils devaient donc utiliser le territoire du clan Ornigrich, situé sur les berges de la mer blanche, comme place-forte.

Toutefois, pour l'instant, notre but n'était pas d'anéantir ces armées, mais de capturer ou, au pire, tuer le félon Rage. Malheureusement, ce criminel n'allait pas se livrer par lui-même. Il allait se cacher

derrière ses hordes de sauvages afin de nous faire payer notre audace. Néanmoins, nous devons prouver notre supériorité et accepter les risques qui s'imposaient à nous. Tous savaient dans quelle mission périlleuse ils s'embarquaient. C'est donc au matin du 10 janvier que l'on décida de lancer l'assaut. Sur le navire de proue, de sa voix tonitruante se perdant sur les eaux, Ghazan Ivarsson livra son discours tandis que le Soleil se levait à l'horizon :

« Aujourd'hui nous combattons dans un seul but : punir un homme semant le chaos en nos terres. Vous avez été plusieurs à répondre à l'appel de Sieur Wenceslas et moi. Le périple que nous entreprenons ne sera pas facile. Peut-être ne reviendrons-nous pas, mais nous saurons que nous avons fait ce qui était juste. Les seigneurs-palatins du royaume ont accepté les termes de Rage et ont donné des terres à un homme qui ouvertement priait l'Enchaîné. Aujourd'hui nous partons pour réparer cette erreur. Pendant que les seigneurs du royaume s'affairent à repousser les envahisseurs du Vinderrhin, nous partons dans les Crocs, chasser le mal à sa source. Pendant cette expédition, le Céleste guidera nos pas et nous devons travailler ensemble. Puisse-nous revenir victorieux, que la voûte nous guide! »

Sous les cris de guerre des centaines de nos compatriotes, les voiles furent levées et les rames furent abaissées. Les rameurs se déchirèrent alors les muscles afin de propulser nos galères le plus vivement possible vers les plages du clan Ornigrich. Nous devons profiter de l'effet de surprise afin d'enfoncer à une seule reprise les défenses de l'ennemi. Nous n'avions pas droit à l'erreur. Fallut-il que nous échouions, les berges seraient fortifiées et nous serions forcés de combattre dans les montagnes hostiles.

Le camp barbare apparut finalement au sud-est. Toutefois, une légère crainte s'empara de nos cœurs quand nous avons aperçu le portrait qui s'offrait à nous. Au moins une quinzaine de vaisseaux de guerre mouillaient à proximité des plages. Ceux-ci portaient des pavillons parfois blancs, parfois noirs, arborant comme symboles la flamme de l'Arth ou encore des animaux divers tels des sangliers, des loups et autres. La facture de ces embarcations était double : si certaines, par leur construction rudimentaire, semblaient avoir été conçues par les sauvages des Crocs, d'autres, plus imposantes, provenaient assurément du Vinderrhin. Heureusement, sur la terre ferme, l'alerte visant à signifier notre présence n'avait pas encore été sonnée. Dans le silence le plus complet, nous avons donc jeté l'ancre, puis avons mis les barques à la mer afin de procéder au débarquement.

Le premier son de cor ennemi se fit entendre alors que nos soldats se faufilaient parmi les navires ennemis. Sur la plage, en haut d'une tour de guet, une sentinelle peu attentive n'avait aperçu nos armées que trop tard. Certes, l'alerte générale résonnait dans le camp adverse, mais déjà les nôtres mettaient pied à terre tout en formant un demi-cercle de lances et de boucliers prêt à parer à toute éventualité. Les sauvages avaient été pris par surprise et nous pouvions espérer remporter rapidement l'avantage.

Assez tôt, nos guerriers se mirent en marche vers le cœur du village en demeurant en formation. Même si certains Sarrens jubilaient à la perspective de piller les lieux, nous ne devons pas céder à nos passions. Sieur Wenceslas s'en assura personnellement. Peu à peu, les premiers ennemis vinrent se frotter à nous en rangs désorganisés. Misant davantage sur leur force brute que sur leur discipline, ils espéraient percer nos lignes avec leurs masses et leurs haches. Or, comme nous l'apprennent tous les stratèges militaires depuis des millénaires, la cohésion d'une troupe prime sur la force de ses membres.

Nous nous enfoncions dans le hameau en veillant à sécuriser méthodiquement les chaumières et tentes lorsqu'enfin nous avons entendu les premiers cris de guerre organisés. Au sud de notre position, en provenance de l'autre côté d'une petite colline, quelque chose semblait se préparer. Immédiatement, Ghazar et son bras droit Gabran ordonnèrent aux guerriers de resserrer les rangs. C'est à ce moment précis que le chaos s'empara du champ de bataille.

Du sud, plusieurs centaines de guerriers massifs émergèrent de derrière la colline qui les dissimulait. Ceux-ci ne semblaient pas encore parfaitement prêts au combat –comme en témoignaient leurs armures disparates-, mais ils n'étaient guère comme ceux que nous avons croisés plus tôt. Armés d'haches, d'épées courtes, de piques et de boucliers hexagonaux, ils maintenaient leurs lignes en fonçant sur nous. Bien à l'avant de cette cohorte, un homme au poitrail large comme celui d'un taureau et portant un impressionnant casque rappelant les traits d'un sanglier commandait les guerriers. Sur son plastron de cuir brun, une flamme noire était bien gravée en évidence.

Le choc initial fut d'une violence sans nom. Entre la discipline corrétienne, la fougue des Sarrens et la sauvagerie de nos ennemis, il n'y avait aucune place pour la faiblesse. Nos lignes de boucliers se percutèrent dans un fracas assourdissant et les pointes des lames et des lances fusèrent de toutes parts. Chaque fois qu'un guerrier tombait, son compatriote à l'arrière prenait sa place, n'hésitant pas à piétiner le cadavre pour sauver sa propre vie. De part et d'autres, les traits des archers s'élevaient pour s'entrechoquer dans les cieux. Éventuellement, nos tirailleurs se mirent sous le commandement de Gabran et de ses Pérégrins du Harfang, visiblement rompus aux combats de ce genre.

Après une dizaine de minutes d'affrontement, un hurlement de panique s'éleva derrière nous. À l'Est, d'autres sauvages des Crocs avaient finalement réussi à se rassembler et se préparaient à nous prendre en tenailles. Rapidement, le capitaine de Tomek Marcelli fit reculer stratégiquement ses forces afin de former une seconde ligne. Derrière ses fantassins arborant ses couleurs –vert, noir et brun-, trois rangs d'arquebusiers salvamerois de Carolyn Lucini se préparèrent à recevoir la charge. Lorsque les barbares se décidèrent à fondre sur ce mur d'hommes, le tonnerre des centaines d'armes à feu s'abattit sur le champ de bataille. Devant, les ennemis s'effondrèrent par blocs. Une seconde détonation s'éleva sur la mêlée. Puis une troisième. Cette dernière ne causa toutefois pas que la mort de centaines de brutes.

Partout dans le hameau, les combats s'interrompirent soudainement. Un gigantesque craquement venait de fendre l'air. Si les Ébénois ne comprirent pas immédiatement ce que celui-ci signifiait, leurs adversaires, eux, n'eurent guère besoin d'explications. Autant les barbares des Crocs que les sbires du chef de guerre à la tête de sanglier hurlèrent des ordres de retraite en se dirigeant vers l'est. De leur côté, les commandants des Mille s'échangèrent des regards incrédules. C'est alors qu'ils saisirent ce qui était sur le point d'arriver. Dans la montagne les surplombant à l'ouest, un second craquement se fit entendre. Quelques secondes plus tard, un immense pan de glace et de neige se détachait de celle-ci. Dans un grondement sourd, l'avalanche déclenchée par les détonations des armes à feu gagna en vitesse en se dirigeant vers le hameau et la baie.

Sieur Wenceslas et Askavors eurent à peine le temps de commander aux soldats de les suivre vers le sud que le mur de glace s'abattait sur la zone. Dans la baie, les navires des sauvages éclatèrent telles des brindilles sous l'impact de la neige. Le phénomène déclencha une puissante vague qui déferla sur les galères ébénoises ayant jeté l'ancre un peu plus loin. Le soulèvement inattendu de la mer arracha les navires à leur point d'ancrage et les renversa, emportant leurs quelques rameurs et ravitaillements de

par le fond. Sur terre, telle un raz-de-marée glacial, l'avalanche envahit le village, emportant avec elle arbres, chaumières et guerriers.

La suite des événements est, je dois vous l'avouer mon prince, confuse en mon esprit. Je me rappelle d'hommes et de femmes se faisant ensevelir sous les neiges, d'autres courant pour leur vie derrière leurs commandants. Je me rappelle des hurlements de terreur rapidement étouffés par l'enfer blanc. Je me rappelle de nous voir traverser dans un chaos total un cours d'eau glacée. L'Hordreig à ce que l'on m'a dit.

Lors des jours suivirent, nous avons construit un camp de fortune sur la rive sud de l'Hordreig afin de survivre au froid. Dès le lendemain des affrontements, les sauvages des Crocs nous ont imités, mais sur la rive nord nous faisant face. Sieur Wenceslas, avec sa garde personnelle et un certain nombre de nos soldats, se proposa pour garder les lieux en l'attente de renfort. Quant à nous, nous avons bravé les montagnes afin de venir vous faire rapport de ces événements.

Mon prince, notre périple est un amalgame de bonnes et de mauvaises nouvelles. Les bonnes nouvelles sont que, malgré notre infériorité numérique, nous avons gravement atteint notre ennemi. Ses navires sont détruits et sa place-forte est partiellement ensevelie sous la neige. De plus, nos soldats ont réussi à évaluer leur nombre, leur force et leurs équipements. Nous connaissons leurs positions et nous les avons empêchés de prendre la mer afin d'attaquer en d'autres lieux. Les mauvaises nouvelles sont que nous n'avons guère pu mettre la main sur Rage. De plus, même si l'ennemi est retenu au nord de l'Hordreig, il pourrait à tout moment traverser et écraser nos maigres forces grâce à son nombre de loin supérieur au nôtre. Plus rien ne l'empêcherait alors de se déverser sur le nord de Felbourg et, quelques jours plus tard, Laure et l'île d'Yr.

Je vous remettrai après cette audience les rapports détaillés de ces événements. D'ici là, nous attendrons vos ordres mon prince... »

Sous les chuchotements des spectateurs présents dans la grande salle du trône, les combattants s'inclinèrent, puis furent escortés par des domestiques vers des appartements privés du palais d'Yr. Ce soir-là, ils dormiraient au chaud et mangeraient à satiété. Toutefois, leur nuit serait hantée par la plainte des mourants gisant sous les glaces des Crocs...

Résumé : Dans le but de capturer Rage et sous l'ordre du prince, les survivants de la marche des Mille vont dans les Crocs. Une armée les accompagne toutefois. Une fois sur place, ils affrontent une immense horde de brigands et de guerriers de Vinderrhin rassemblée sur les berges de la mer blanche. Pendant les combats, une avalanche est déclenchée, ce qui cause la destruction des navires à proximité et la fin de l'affrontement. Aujourd'hui, les Ébénois tiennent une rivière –l'Hordreig- et tentent d'empêcher les Crocs de déferler vers le sud, puis vers Yr.



Recroquevillé autour d'un maigre feu, le maître caravanier tentait tant bien que mal de récupérer de sa dure journée de voyage. Réginald Desgivres était littéralement né sur la route il y a 45 ans de cela. Fils de deux négociants cassolmerois, il n'avait connu que la vie de bohème, celui-ci sillonnant jour après jour, mois après mois, les grands axes du royaume afin d'acheter à bas prix et revendre à profit. C'était certes une existence de souffrances et d'épreuves, mais, au terme de ses pérégrinations, les ducats étaient habituellement au rendez-vous. Or, les nuits comme celle du 15 janvier, il les détestait profondément. L'absence de lune et d'étoiles laissant présager une averse de neige, une humidité glaciale pénétrant les os, une route vide de tout voyageur : toutes les conditions étaient réunies afin que la nuit soit longue et pénible.

Tout en fixant les flammes pâles et ondulantes devant lui, Réginald tendit un instant l'oreille aux tentes de fortune installées tout autour. Comme à l'habitude, le ronflement exaspérant et tonitruant d'Hubert, le palefrenier du convoi, enterrait les subtilités sonores de la nuit. Un bon gaillard que cet Hubert. Réginald l'avait recruté au début de la guerre des deux Couronnes, il y a 5 ans. Son précédent soigneur de chevaux et de mules avait décidé de rejoindre les Désirants à Casteval afin de mener sa folle lutte pour la libération. Jamais plus on le l'avait revu. Heureusement, Réginald rencontra Hubert dans une taverne de Guethier quelques semaines plus tard. Depuis ce temps, aucun animal du convoi n'était mort de maladie.

Bon, bien sûr, Hubert faisait de l'œil à la jeune Esmène, la scribe de la caravane. Mais qui ne le faisait pas? Ayant récemment atteint la trentaine, la Salvameroise avait déjà permis la conclusion de nombreuses ententes commerciales grâce à ses charmes. Rien de blasphématoire ou dégradant, bien sûr : un clin d'œil malicieux à un marchand borné, une lèvre inférieure mordue de manière aguichante destinée à un jeune négociant...tant de manières de faire perdre leurs moyens à des hommes et des femmes en mal d'aventures. Pendant un temps, Réginald avait bien tenté de ravir le cœur de la demoiselle, mais ses avances avaient poliment été déclinées. Depuis, le caravanier avait développé un instinct protecteur quasi-paternel pour Esmène. Même s'il appréciait Hubert, il ne pouvait se résoudre à voir sa chère scribe succomber lentement au palefrenier.

Un hululement de hibou tira Réginald de ses pensées et le ramena dans le froid laurois. L'homme jeta un coup d'œil au-dessus de lui, espérant inconsciemment apercevoir l'oiseau nocturne. Un lourd flocon se déposa alors sur sa large moustache noire mal taillée. Voilà, la neige débutait. La journée du lendemain allait être difficile encore une fois. La dernière étape des voyages était toujours la plus pénible. Le convoi avait quitté Cassel il y a quelques semaines de cela chargé de laine, de charbon et de morue salée. Rien d'extravagant comme cargaison, mais, en ce temps-ci de l'année, les acheteurs de Gué-du-Roi étaient friands de ces denrées essentielles en hiver. Avec un peu de chance, Réginald pourrait en tirer une bonne somme en ducats, ce qui lui permettrait de racheter des armes de fer à bas prix des manufactures de la Guilde franche d'Ébène. Le caravanier sentait que l'arrivée du Vinderrhin allait causer une guerre totale et, d'ici quelques mois, les équipements militaires allaient valoir leur poids en argent.

C'est à ce moment que Réginald remarqua le profond silence dans lequel il baignait. Le hibou s'était tu. Les ronflements d'Hubert aussi. Seul le crépitement irrégulier du feu de camp comblait ce vide. Le caravanier remarqua alors une silhouette se détacher des ténèbres ambiantes. Ébloui par les flammes, Réginald ne pouvait identifier l'individu. Trop petit pour être Hubert, trop large pour être Esmène, il ne reconnaissait pas l'arrivant. Probablement l'un des employés journaliers de la caravane se dit-il.

Quand la silhouette arriva dans le cercle de lumière du feu de camp, Réginald bondit précipitamment de son siège et s'achala sur le sol. Son cœur s'était arrêté pendant un instant. Un homme en armure de cuir et portant un heaume fermé à l'image d'un chien enragé venait d'apparaître. À sa ceinture pendaient trois scalps ensanglantés et visiblement frais. Dans sa main droite, il brandissait une hachette tandis que dans la gauche il tenait une tête. La tête d'Esmène, pendant sans corps au bout de sa longue tignasse blonde, désormais humectée de sang écarlate. Le meurtrier s'arrêta devant le caravanier et l'observa un instant à travers les fentes de son casque. Il jeta alors un regard sur la tête décapitée à son poing, puis leva sa visière. D'un ton moqueur, il s'exclama : « Oh...je suppose que c'était l'une de tes amies? Bouhouhou...ne pleure pas, ça va aller. Je vais vous réunir maintenant. »

Sans prévenir, le guerrier abattit sa hache en plein milieu du visage de Réginald. Et il frappa encore. Et encore. Et encore. Jusqu'à ce qu'il ne reste plus rien des traits et du crâne du marchand. Tout en reprenant son souffle, le tueur déposa alors la tête d'Esmène au-dessus du corps de Réginald en murmurant : « Voilà...qu'on ne vienne pas dire que je suis cruel. »



Quelques instants plus tard, des soldats rejoignirent l'homme. Leur capitaine s'adressa à lui avec révérence tout en l'appelant par son prénom, symbole de la proximité du commandant avec ses troupes : « Allan, tout le monde est mort. Nous n'avons laissé qu'un survivant comme tu l'avais demandé. Il devrait apporter la nouvelle de notre attaque à Gué-du-Roi d'ici demain. Quels sont tes ordres? »

L'œil empreint d'une folie indéniable, Allan Cerbère répondit : « Prenez leurs cargaisons. Demain, nous poursuivons notre œuvre. »

Résumé : Les assauts sur la cité d'Yr et dans les Crocs monopolisaient déjà l'attention des Ébénois et laissaient croire que les forces ennemies étaient moins nombreuses que prévu. Or, quelques jours avant la tenue de la réception princière, un rapport fut reçu des patrouilleurs laurois. Au coeur du comté de Hanem, près du fief central, des armées massives de pillards ont fait leur apparition. Menées par le félon Allan Cerbère, ces forces d'anciens felbourgeois traitres à la Couronne, de guerriers du Vinderrhin et de criminels rapatriés d'un peu partout commencèrent à s'attaquer aux caravanes transigeant par ce centre commercial névralgique du royaume.